ALBERT SÁNCHEZ PIÑOL
PANDORE AU CONGO

ROMAN TRADUIT DU CATALAN PAR MARIANNE MILLON



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

1914. L'Empire britannique est à son zénith et Londres s'apprête à subir les foudres du Kaiser. Thommy Thomson œuvre dans l'ombre pour un plumitif mé-galomane quand un avocat lui propose un marché insolite : écrire l'histoire de son client, Marcus Garvey, un gitan accusé d'avoir assassiné au Congo les fils du duc qu'il servait.

Publié avant le procès, le récit concourt par son immense succès à sauver de la potence celui que tout accuse. Il met au jour le détail de l'expédition enragée de deux aristocrates qui s'enfoncent dans la jungle congolaise jusqu'aux confi ns du monde, aiguillonnés par la fièvre de l'or. Avec Marcus, ils vont mener la première guerre verticale de l'histoire contre une armée insolite surgie des entrailles de la terre. Par convoitise pour une de ces créatures, les hommes ouvrent la boîte de Pandore et les intenses tropiques débrident ceux qui ne savent plus tenir leur rang. Les sang-bleu se révèlent de fieffées canailles et un pauvre domestique s'érige en sauveur de l'humanité.

Dans cette aventure qui semblait établir le triomphe de la justice des hommes, tout n'est que chimère ; seule la fiction y gagne des lettres de noblesse.

Né à Barcelone en 1965, Albert Sánchez Piñol est anthropologue. Son premier roman, La Peau froide *(Actes Sud, 2004 ; Babel n° 781), véritable best-seller international, a été traduit dans une trentaine de langues. Il est également l'auteur de* Treize mauvais quarts d'heure *(Actes Sud, 2010).*

Illustration de couverture : © Burstein Collection / CORBIS

DU MÊME AUTEUR

La Peau froide, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 781.
Pandore au Congo, Actes Sud, 2007.
Treize mauvais quarts d'heure, Actes Sud, 2010.

Titre original :
Pandora al Congo
Editeur original :
Edicions La Campana, Barcelone
© Albert Sánchez Piñol, 2005

© ACTES SUD, 2007
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-09499-7

ALBERT SÁNCHEZ PIÑOL

PANDORE AU CONGO

roman traduit du catalan
par Marianne Millon

ACTES SUD

Ils cherchaient de l'or et des diamants et ils découvrirent un monde terrifiant dans les entrailles de la Terre.

Le Congo. Imaginons une superficie aussi vaste que l'Angleterre, la France et l'Espagne réunies. Imaginons maintenant toute cette superficie recouverte d'arbres de six à soixante mètres de hauteur. Et, sous les arbres, rien.

*

Pourquoi écrire le même livre, la même histoire ? Je l'ai écrit pour la première fois il y a plus de soixante ans. Il a fait du bruit en son temps, il a reçu des éloges, toutes sortes de grâces ont plu sur lui.

Hier, si longtemps après, je l'ai relu. J'en étais l'auteur. Cependant, je ne me reconnaissais pas dans le jeune homme qui l'avait écrit. Ces pages avaient traversé le temps, tout mon temps. Mais elles ne parvenaient pas jusqu'à moi.

Pourquoi devrais-je réexpliquer l'histoire, écrire le même livre ? A cause d'elle ? Je ne sais pas. Peut-être à cause d'une chose encore plus grande qu'elle.

Quand tout fut terminé, je lui consacrai un poème.

Amgam aimée,
Le Congo. Un océan vert. Et, sous les arbres, rien.
Toi : brouillard sous la terre.

Moi : taupe sans ailes.
Entre toi et moi : toutes les pierres du monde.

Trop vu :
Winchester & Smith & Wesson,
confiture d'yeux
et scarabées noyés
dans une bouteille de champagne.

Jamais vu :
guerres verticales,
torches sous la pluie,
et la chaleur d'une cafetière
derrière une peau de farine.

Il est très mauvais, je le sais. Mais c'était l'autre livre, qui s'adaptait au scénario. Maintenant nous allons tout nous permettre.

1

Cette histoire commença par trois enterrements et s'acheva sur un cœur brisé : le mien. L'été 1914, j'avais dix-neuf ans et j'étais à moitié asthmatique, à moitié pacifiste et à moitié écrivain. A moitié asthmatique : je toussais moitié moins que les malades, mais deux fois plus que les bien portants. A moitié pacifiste : en réalité, j'étais trop mou pour militer contre les guerres. J'étais juste contre le fait d'y participer. A moitié écrivain : le terme écrivain est prétentieux. Même quand je dis "à moitié écrivain" j'exagère. J'écrivais des livres sur commande. C'est-à-dire que j'étais un nègre. (Dans le monde de l'édition on qualifie de "nègre" celui qui écrit des livres que d'autres signent.)

Qui se souvient aujourd'hui du docteur Luther Flag ? Personne. Il a sombré dans l'oubli. Mais avant la Grande Guerre il jouissait d'une certaine popularité. C'était un de ces écrivains de romans à l'eau de rose. Toutes les histoires du docteur Flag (je n'ai jamais su s'il était vraiment médecin) avaient l'Afrique pour décor et tenaient précisément en quatre-vingts pages.

Sur la quatrième de couverture figurait toujours la même photo du docteur Flag : un homme à l'épaisse chevelure blanche et à la barbe rectangulaire, que la vie avait guidé en ligne droite sur le chemin de la sagesse. Incliné sur une table où était étalée une grande carte du continent noir. D'un doigt il désignait un point inconnu, de l'autre main

il tenait un monocle devant son œil droit. Son regard sous-entendait tous les mystères.

Il n'y avait pas tellement de lieux qui offraient un aussi large éventail d'éléments narratifs que l'Afrique noire. Les Massaïs, les Zoulous, les rebelles boers. La savane, la jungle. Eléphants, crocodiles, hippopotames et lions, explorateurs et chasseurs. Tout cela. Avec une telle quantité d'ingrédients, si suggestifs, et une imagination vive, il était relativement simple d'écrire une poignée d'histoires faciles. Mais le docteur Flag était devenu l'auteur le plus prolifique des lettres anglaises. Il publiait trois romans par semaine depuis vingt ans. Si chacun d'eux comportait les quatre-vingts pages de rigueur, cela voulait dire qu'il écrivait deux cent quarante pages en sept jours. Une moyenne, sauf erreur de ma part, de 34,2 pages quotidiennes. Et personne ne peut écrire 34,2 pages chaque jour pendant vingt ans. Personne.

A cette époque, je fis la connaissance d'un certain Frank Strub. Il était le nègre du docteur Luther Flag. Ce fut lui qui me proposa le travail. Etant donné que le docteur Flag le payait au feuillet, il avait intérêt à rédiger le plus grand nombre possible de pages par jour. Strub était marié, il avait trois enfants, et trois enfants constituent un grand stimulant pour faire des heures supplémentaires. Mais il y a des limites à tout.

Au service du docteur Flag depuis un certain temps, Strub était au bord de l'effondrement nerveux. Nous nous connaissions depuis peu, mais Strub était un de ces types avec lesquels on devient facilement intime. Un jour, il m'invita à déjeuner dans un restaurant bon marché du nord de Londres plein de bruit et de prolétaires. Il y avait tellement de monde que nous nous vîmes contraints de tenir nos couverts les bras collés au corps, comme les ailes des poules au poulailler. Le bruit se réverbérait et pour nous entendre, bien qu'assis l'un en face de l'autre, nous devions crier comme des gardes champêtres.

— Ecoute, Tommy, dit Strub au dessert, si je continue comme ça, je suis bon pour le sanatorium. Mais le vieux Flag exige de moi un quota de pages hebdomadaires. Si je ne m'en acquitte pas, il va me renvoyer. Il use son nègre jusqu'à la corde et ensuite il s'en cherche un autre. Je ne peux pas perdre ce travail, Tommy, j'ai trois enfants.

— Diable ! Frank, c'est terrible, lui dis-je par solidarité.

— J'ai pensé que tu pourrais m'aider. Je te paierai un peu moins que ce qu'il me paie. Je prendrai une petite commission sur les pages que tu écriras. Mais tu dois comprendre que j'ai trois enfants. Et puis, tu es un novice, tu n'as aucune expérience littéraire. Je prends un risque.

J'hésitais. Il était pressé de conclure l'affaire.

— Ne t'inquiète pas, dit-il, tu n'auras qu'à suivre les scénarios littéraires du vieux Flag. Et rappelle-toi : quatre-vingts pages, pas une de plus, pas une de moins. C'est une exigence de l'imprimeur. Tu veux ton premier scénario ? me demanda-t-il en me faisant un clin d'œil. Oui, bien sûr que tu le veux, tu meurs d'envie de l'écrire. Eh bien prends ça.

Et il me remit deux feuillets dactylographiés. Il s'essuyait encore les lèvres avec sa serviette qu'il était déjà debout :

— Garçon ! Ce jeune homme paie la note. Et, se tournant vers moi : Ça ne t'ennuie pas, Tommy, n'est-ce pas ? Après tout, je t'ai obtenu un bon travail. Plus qu'un travail : l'occasion d'entrer au Parnasse. Je m'en vais. Je n'ai pas encore achevé mon quota de pages.

— Pour quand cela doit-il être prêt ?

Strub se mit à rire :

— Pour quand ? Pour hier. Dépêche-toi.

Dès que j'arrivai chez moi, je lus les feuillets. On aurait dit que Flag était pressé même pour rédiger ses scénarios. Les pages étaient truffées de fautes de frappe et de notes ajoutées en cours de route au crayon rouge. Le scénario s'intitulait *Pandore*

au Congo. Ce fut mon premier contact avec l'industrie littéraire. Je suppose que c'est pour cette raison que je l'ai conservé.

PANDORE AU CONGO

CHAPITRE I

— Faites le portrait d'un jeune pasteur de l'Eglise anglicane.

— Le héros est appelé à accompagner des pères supérieurs, de retour à leur mission africaine.

[Rappelez-vous que le héros DOIT TOUJOURS être JEUNE et SÉDUISANT, et que pour décrire la JEUNESSE et la BEAUTÉ nous aurons besoin d'ADJECTIFS. Vous ignorez totalement l'art de l'adjectif, je sais. Mais je commence à penser que votre intelligence, extraordinairement limitée, méconnaît les concepts de JEUNESSE et de BEAUTÉ.]

SOUS-TOTAL du chapitre I : 5 pages.

CHAPITRE II

— Lutte spirituelle à la Mission. Le héros constate que sa foi chancelle dès qu'il arrive en Afrique, en entrant en contact avec les misères du paganisme. Le continent noir peut facilement devenir une boîte de Pandore, d'où surgissent des monstres et des fantômes intérieurs. ((Vous comprenez maintenant la signification du titre ??))

— Le héros s'enfonce dans la forêt pour réfléchir. Un lion veut le dévorer. Héros Apprivoise Lion, qu'il baptise SIMBA.

— Héros et SIMBA (rappelez-vous, le lion apprivoisé) se promènent ensemble dans la jungle. Ils se perdent. Ils découvrent un *castrum* romain !!!

(Note : Un *castrum* est un campement militaire romain. Non pas que je doute de votre culture générale. Si j'explicite la signification de *castrum*, c'est parce que je doute de votre capacité à trouver

dans le dictionnaire tout mot de plus d'une syllabe.)

— Le castrum de la jungle est habité par ce qu'il reste d'une légion romaine, égarée au premier siècle AVANT J.-C. alors qu'elle cherchait les sources du Nil. La colonie a diminué et aujourd'hui il n'y a plus que deux légionnaires modèles, très blonds et très militaires.

(Nous N'avons évidemment aucune explication plausible afin de justifier que des légionnaires romains se soient perpétués dans une jungle et sans le concours d'une matrice féminine. Eh bien, c'est l'incident de narration typique où il n'y a pas d'autre solution que de recourir à la THÉORIE DES SPORES.)

— Les deux légionnaires romains livrent une guerre à l'issue incertaine à des tribus de pygmées des environs extrêmement belliqueuses, anthropophages et réductrices de têtes.

SOUS-TOTAL chapitre II : 25 pages.

CHAPITRE III

— Héros hésite à communiquer la BONNE NOUVELLE DIVINE aux deux légionnaires (qui l'ignorent, car leurs ancêtres remontent à l'Empire romain du Ier siècle AVANT J.-C., rappelez-vous). Etant donné qu'il ignore s'il a perdu la foi, il lui semble contradictoire d'évangéliser les légionnaires.

[VOUS COMPRENEZ CETTE SUBTILITÉ SPIRITUELLE ??????? Je l'espère.]

SOUS-TOTAL chapitre III : 5 pages.

CHAPITRE IV

— Grande bataille entre horde de Pygmées anthropophages qui assaillent le castrum et légionnaires romains qui le défendent. Héros participe activement à la défense, Simba aussi.

— Héros fait une expérience scientifique avec deux Pygmées capturés pendant la bataille. Il les

trépane et les opère sans anesthésie en public, démontrant qu'ils N'appartiennent pas au genre humain, contrairement aux légionnaires qui, comme je l'ai déjà dit, sont blonds et parlent latin.

— Auparavant, j'ai oublié de vous dire que les deux légionnaires protégeaient une princesse bantou, très jolie mais noire, qui s'était égarée elle aussi et avait abouti au castrum. Les deux frères l'aiment beaucoup, mais comme ils sont très chastes ils NE l'ont JAMAIS touchée (NOTEZ cela). Notre héros en tombe amoureux lui aussi. Grand combat intérieur entre désirs libidineux et désir de sainteté.

SOUS-TOTAL chapitre IV : 15 pages.

CHAPITRE V

— Nouvelle attaque des Pygmées, cette fois en masse. Des milliers de Pygmées prennent le CASTRUM d'assaut et, malgré leur résistance héroïque, ils exterminent les deux légionnaires. Ils ne tuent pas le héros, bien sûr, car sinon ce serait la fin du roman. Ils se contentent de le faire prisonnier. Ils blessent Simba à une patte. Devant la catastrophe, le héros l'oblige à fuir, malgré la résistance du fidèle Simba, qui refuse d'abandonner son maître. Malgré tout, Simba finit par obéir et s'enfonce dans la jungle.

Avant de regagner leur ville arboricole, les Pygmées passent la nuit au castrum. Le héros et la princesse sont attachés à des pieux parallèles. La princesse confesse à notre homme qu'elle est follement amoureuse de lui !!! Mais ses liens empêchent ce dernier de succomber aux passions de la chair. [[[En plantant la scène de si habile façon, on évite qu'apparaissent dans le récit des scènes de péché, toujours gênantes. Jugez de mon habileté narrative ! Cela, monsieur, porte un nom que vous ignorez sous toutes ses variantes : T-A-L-E-N-T.]]]

— Pygmées emmènent le héros comme trophée. La princesse bantoue reste au castrum avec un petit détachement de pygmées, chargés de

négocier sa vente aux trafiquants d'esclaves arabes. Quand le héros arrive à la ville arboricole des Pygmées, on organise une grande fête. (Ils vivent dans des cabanes construites entre les branches des arbres, dépeignez-les comme des singes avec une certaine intelligence manuelle.) Horrible spectacle nocturne. Pygmées préparent la marmite dans laquelle ils vont faire cuire le protagoniste. Pygmées boivent du sang dans les crânes des légionnaires morts au combat. Bacchanale : des milliers de Pygmées dansent et forniquent partout comme une nuée de moustiques. [Bacchanale, effectivement, mais en modérant les descriptions érotiques. D'un dégénéré comme vous, il faut s'attendre à tout.]

SOUS-TOTAL chapitre V : 10 pages.

CHAPITRE VI

— Le matin, les Pygmées veulent faire cuire et dévorer notre homme. Héros les avertit que s'ils essaient "il éteindra le Soleil". (Naturellement, il s'agit d'une éclipse qui figure dans le calendrier astronomique.) Grande terreur des Pygmées quand le soleil se cache. Simba, qui est fidèlement revenu chercher notre homme, attaque férocement les Pygmées et ajoute à la confusion !

— Héros et Simba s'enfuient.

SOUS-TOTAL chapitre VI : 15 pages.

CHAPITRE VII

— Protagoniste et Simba liquident avec une facilité insultante les rares pygmées restés au CASTRUM romain pour garder la prisonnière. Sauvetage en apothéose de la princesse.

— Les événements ont fait retrouver la FOI en Dieu au Héros. Grande déception de la Princesse quand le héros repousse proposition de mariage (invoquez un motif raisonnable, celui que vous voudrez, mais qu'ils NE se marient PAS. Les Noires

n'épousent pas des Anglais. Et les amours malheureuses sont littérairement plus rentables, SOUVENEZ-VOUS-EN TOUJOURS). Princesse bantoue, Simba et héros regagnent l'Angleterre. Ils emmènent avec eux un pygmée particulièrement petit, c'est-à-dire, un Pygmée affecté de nanisme, comme trophée scientifique.

— Princesse bantoue est très heureuse au couvent. Lion Simba est très heureux au zoo. Pygmée nain est très heureux au zoo. Héros leur rend visite régulièrement et il entretient avec tous les trois une amitié indicible.

Héros se rappelle cette aventure de très nombreuses années plus tard, quand il est devenu archevêque de Canterbury et jouit d'une grande réputation dans le monde religieux.

SOUS-TOTAL chapitre VII : 5 pages.

TOTAL LIVRE : 80 pages.
FIN DE *PANDORE AU CONGO*.
NE VOUS ÉCARTEZ PAS DU SCÉNARIO !
NE LÉSINEZ PAS SUR LES ADJECTIFS !!
N'OUBLIEZ PAS LES DÉLAIS DE REMISE !!!

Quand je me rappelle les jours suivants, je n'arrive pas à croire à ma naïveté. J'étais très jeune. Et la publication m'inspirait une sorte de crainte déférente. Le fait de ne pas avoir signé le livre, ou que la couverture soit cartonnée, n'avait guère d'importance. Si le docteur Flag n'aimait pas l'ouvrage, Frank Strub et ses trois enfants en subiraient les conséquences. Et je ne voulais pas que mes velléités littéraires causent du tort à une famille pauvre. Pour ce qui était du sujet, je me dispenserai de commentaires. *Pandore au Congo* était une nullité typique du docteur Luther Flag. Mais j'ai déjà dit qu'il s'agissait de mon premier livre, bon ou mauvais, et j'étais disposé à faire des efforts. Je voulais me documenter consciencieusement et je m'enfermai dans une bibliothèque publique.

Au troisième jour d'étude j'étais parvenu à peu de conclusions, mais elles étaient irréfutables :

1. Les Pygmées n'étaient pas anthropophages.

2. Il n'y avait pas de lions dans la jungle.

3. En quoi pouvait bien consister la théorie des spores ?

Au nom de la fantaisie, et avec des licences littéraires très élastiques, je pouvais admettre que le protagoniste apprivoisât un lion. Ou qu'une légion romaine entière se perdît en descendant le Nil. Quant aux Pygmées, je ne m'étais jamais posé la question de savoir s'ils appartenaient ou non au genre humain. Le pire de tout était que les témoignages ethnographiques s'accordaient à les décrire comme la communauté humaine la plus affable et anarchiste de l'univers. Comment pouvait-on supposer qu'ils aient bâti un empire ? En résumé, les Pygmées de Flag n'existaient pas. Et sans hordes de Pygmées cannibales, nous n'avions pas de livre. Je n'osais cependant toucher à un scénario littéraire émanant du docteur Luther Flag en personne. De sorte que le soir même j'allai rendre visite à Frank pour lui exposer le problème.

Il était très tard. Je me repentais déjà d'avoir tiré sur la clochette quand la porte s'ouvrit. Frank me reçut en maillot de corps et avec ces caleçons si ridicules que nous portions tous avant la Grande Guerre. Il commença par sourire. Mais quand il apprit le motif de ma visite l'expression de son visage changea :

— Moi qui pensais que tu venais me remettre le roman, fini et bien fini ! dit-il dans l'entrée.

— C'est qu'il n'y a pas de lions dans la jungle, Frank… répliquai-je, timidement.

— Des lions ? Quels lions ? Bien sûr que si, il y a des lions dans la jungle ! Si le docteur Flag affirme qu'il y a des lions dans la jungle, c'est qu'il y en a ! Putain, Tommy ! Si une légion romaine n'est pas capable de retrouver son chemin, pourquoi une saloperie de lion ne pourrait-elle pas se perdre ? Ils ont une boussole, peut-être ?

— Mais Frank, les Pygmées ne sont pas cannibales…

— Et qui ça intéresse, putain, que les Pygmées soient cannibales ou végétariens ! m'interrompit-il. Tu es devenu fou, Tommy ? Tu veux que Flag me pende ? Il est capable de me traîner devant les tribunaux. Il pourrait m'accuser de n'importe quoi, s'il le voulait. Même de plagiat !

Derrière une fenêtre, une lumière s'alluma. Frank la vit et s'exalta encore plus :

— Regarde ce que tu as réussi à faire ! Tu as réveillé les enfants. Tu veux qu'ils finissent sous les ponts ? Tu veux provoquer la ruine d'une famille entière ? C'est ça, Tommy ?

— Non, Frank, bien sûr que non…

— Alors rentre chez toi et écris ce foutu roman ! Trois jours de plus, Tommy, trois jours et je le veux tapé à la machine et en trois exemplaires. Maintenant, tire-toi d'ici ! Utilise des rubans neufs, ou le papier carbone n'imprimera pas comme il faut la troisième copie.

Avant de fermer la porte, il baissa la voix. Mais aujourd'hui, plus de soixante ans plus tard, je peux encore l'entendre :

— Pour qui est-ce que tu te prends, Tommy ? Pour un scientifique ? Un philosophe ? Pour l'instant, tu es un écrivain, Tommy, un pauvre petit écrivain.

Que croyez-vous que je fis ? Eh bien je rentrai chez moi pour écrire *Pandore au Congo* en trois jours et deux nuits. Strub ne m'avait pas même laissé lui demander en quoi consistait la théorie des spores.

Au début, j'ai dit que cette histoire avait commencé par trois enterrements, et il n'y a pas de morts. Mais c'est parce que l'histoire n'a pas encore commencé. Je n'explique tout cela que pour situer mon travail à sa juste place. En d'autres termes : si

quelqu'un pensait qu'être un nègre présentait le moindre attrait, j'espère l'avoir détrompé.

Après *Pandore au Congo* vinrent de nombreux petits romans semblables. Tous aussi abominables que celui-ci, voire davantage. Je sais, on a du mal à le croire, mais c'est vrai : ils auraient pu être pires. La structure ne variait pas. Patriotique jusqu'au délire : les explorateurs britanniques étaient glorieux ; les Français, pédants ; les Italiens, maniérés ; les Portugais, troglodytes. Bibliquement militariste : la grande majorité des protagonistes était soit des missionnaires, soit des militaires, parfois les deux : des chapelains militaires. Et d'un racisme réactionnaire même pour l'époque. Tous les personnages africains répondaient à deux catégories : les nobles sauvages et les sauvages cannibales. Les premiers pouvaient aspirer à être des domestiques soumis, avec une intelligence qui ne dépassait jamais celle d'un enfant de huit ans. Les autres, je préfère les oublier. En ce qui concerne mes revenus, je n'avais pas à me plaindre.

Il est vrai que Frank me payait peu, très peu. Le vieux Flag exploitait Frank de façon éhontée. Et comme j'étais le nègre d'un nègre, je subissais une double exploitation. Je ne discutais pas le fait que Frank empochât une partie de mes bénéfices théoriques. D'autre part, je pouvais comprendre la situation d'un père de famille nombreuse. Mais un jour Frank ne se présenta pas à notre rendez-vous.

Nous nous retrouvions habituellement dans un petit pub où nous échangions le matériel. Je lui remettais le roman que j'avais écrit et lui le scénario du suivant. Nous avions tous deux intérêt à être ponctuels, aussi au bout de trois quarts d'heure je me sentis déconcerté. Seul un cas de force majeure pouvait justifier l'absence de Frank. Je pensai qu'il devait être malade, ou que l'un de ses enfants avait la varicelle, ou tous les trois à la fois. Je finis par décider de me rendre chez lui. La femme qui m'ouvrit était noire. Je fus surpris que Frank eût épousé

une Noire. En 1914, les couples mixtes étaient extrêmement rares, mais je pensai que son goût pour l'Afrique avait peut-être commencé avec ce mariage. La femme était très nerveuse et parvint juste à dire :

— Vous êtes un ami de Frank ? Entrez, je vous en prie !

Elle me conduisit précipitamment dans la chambre et me désigna le lit. Effectivement, si Frank ne s'était pas présenté, c'était pour un cas de force majeure : il était mort. Il avait un œil ouvert et l'autre fermé, comme s'il avait adressé un clin d'œil à l'éternité. J'ai déjà dit que Frank n'entrait pas dans mon cercle d'amis intimes, loin de là. Mais tout le monde est ému devant ce genre d'événement.

— Oh, madame Strub ! Toutes mes condoléances ! m'exclamai-je, tout en l'étreignant avec un amour fraternel. Si vous avez besoin d'aide, pour vous ou vos trois enfants, n'hésitez pas, je le répète, n'hésitez pas à demander, vraiment, croyez-moi. Pauvre Frank ! Pauvres enfants !

Cependant, la femme fronçait les sourcils et je remarquai immédiatement que mes paroles détonnaient.

— Quels enfants ? fit la femme noire. Frank n'a pas d'enfants, que je sache, il est célibataire. Elle se reprit : Il était célibataire.

Je n'y comprenais rien. La méfiance me fit reculer d'un pas :

— Strub célibataire ? Alors à qui ai-je l'honneur ?

— Nous avions un accord. Nous passions ensemble la nuit du jeudi. Ce matin, je me suis réveillée et il était mort, dit-elle, évitant de me regarder dans les yeux. Soudain son ton s'anima : Je crois que je vous connais. N'êtes-vous pas le jeune homme qui a sonné un soir à la porte ? Je vous ai vu par la fenêtre.

A ce stade, presque toute la production littéraire de Luther Flag me revenait. J'avais perfectionné le système et j'étais capable d'écrire les trois courts romans hebdomadaires. Frank se contentait de

corriger la ponctuation (j'ai toujours été très mauvais avec les points et les virgules, et surtout avec le point-virgule), d'arranger les paragraphes où les personnages n'étaient pas assez patriotiques et de censurer ceux où les Noirs étaient trop intelligents.

Désorienté, je m'assis sur une chaise, mon chapeau entre les mains. Je regardais le lit et je pensais à beaucoup de choses, ou peut-être que je ne pensais à rien. Je ne m'en souviens plus. Frank Strub est mort depuis plus de soixante ans.

— Quel grand écrivain perd le monde ! dit la femme, maintenant plus triste.

— Oui, un grand écrivain… dis-je d'une voix inexpressive.

— Vous connaissez le docteur Flag ? me demanda-t-elle, un peu plus joyeuse. Elle avait vraiment un caractère versatile.

— Je vois qui c'est, effectivement, répondis-je, en ne lui prêtant guère attention.

— Vous savez quoi ? Eh bien le docteur Flag n'écrit pas ses livres !

Et elle se mit à rire, encore plus joyeuse.

— Vraiment ? demandai-je.

— Oui. Mais vous savez ce qui est le plus drôle ?

— Laissez-moi deviner : c'était Frank qui écrivait les romans du docteur Flag.

— Non ! Ça, c'est drôle, mais juste drôle. Le plus amusant, c'est que le docteur Flag croit que c'est M. Spencer qui les écrit !

Je me redressai d'un bond :

— Et qui est M. Spencer ?

— Le monsieur qui remet les scénarios littéraires à Frank. M. Spencer était le nègre du docteur Flag, jusqu'au jour où il a proposé à Frank d'écrire les romans. A partir de ce jour, Spencer s'est contenté de passer les scénarios du docteur Flag à ce pauvre Frank.

Elle retomba dans la mélancolie :

— Pauvre Frank. Tout le monde peut faire un scénario. L'important est d'écrire le roman, vous ne

croyez pas ? Et, indignée : Ce Spencer n'avait pas honte ! Je n'arrêtais pas de le dire à ce pauvre Frank…

Je lui réclamai sans trop d'égards l'adresse du dénommé Spencer. Je mis mon chapeau, elle comprit que je m'en allais et désigna le lit :

— Qu'est-ce que je fais de Frank ? Vous avez dit que vous m'aideriez, n'est-ce pas ?

Mais je pensai à toutes les commissions que Frank Strub s'était mises dans la poche sur mon dos, en se contentant de servir d'intermédiaire entre le dénommé Spencer et moi, et je répondis :

— Je crois, mademoiselle, que je vous ai suffisamment aidée.

La femme me retint un instant, me tenant par le coude. Elle avait peut-être compris qui j'étais et ce que je faisais là. Comme pour confirmer ses soupçons, elle me dit :

— Vous êtes un écrivain.

J'ignore pourquoi, mais je me sentis comme un délinquant surpris en flagrant délit.

— Oui, et vous une pute, répondis-je.

Les deux accusations s'étaient équilibrées et je partis. En direction du domicile de M. Spencer, bien entendu. J'étais sûr que le dénommé Spencer était le premier intéressé à me voir remplacer Frank Strub. A y bien réfléchir, il ne s'agissait que de rendre officielle une relation existant de fait. J'espérais naturellement qu'une fois débarrassé de la charge que supposait la médiation de Strub mes revenus augmenteraient.

Chez Spencer, il n'y avait personne. Un voisin, appuyé à la grille qui séparait les deux jardinets de l'entrée, me vit. Il me désigna d'un doigt et dit :

— Vous venez présenter vos condoléances à la famille Spencer ? Dépêchez-vous ! Cela fait dix minutes que le cortège funèbre est parti au cimetière.

Je ne pouvais le croire : le dénommé Spencer était mort lui aussi ! Le voisin me donna les détails. Il avait été renversé par un tramway le matin même.

Les roues avaient coupé le corps en deux moitiés, comme une guillotine à moteur.

Je me dirigeai vers le cimetière, je n'avais rien à perdre. J'espérais y rencontrer quelqu'un qui serait au courant des affaires de Spencer, lui expliquer qui j'étais pour qu'il me recommande à Flag. En fait, je n'étais pas tellement sûr de ce que j'allais faire là. Mais je m'y rendis.

Il ne me fut pas très difficile de trouver l'enterrement de Spencer. Entre les pierres tombales qui ressortaient sur l'herbe, il y avait un chœur de personnes, rassemblées autour d'un pasteur qui lisait la Bible et mentionnait le nom du défunt. Un gros homme aux joues rouges et au cou bas se tenait au dernier rang de la foule. Il était si petit que pour voir quelque chose il devait faire un petit saut de temps en temps, s'élevant au-dessus des têtes qui se trouvaient devant lui. Je m'en approchai.

— Quel malheur, quel accident stupide, murmurai-je pour engager la conversation. La mort emporte toujours les meilleurs.

L'homme tourna le cou :

— Spencer, quelqu'un de bien ? C'était un ingrat. Je suis là pour me rembourser d'une dette. De façon surprenante, il se mit à rire à voix basse : On dit que les embaumeurs ont eu beaucoup de problèmes.

— Des problèmes ?

— Oui. Spencer n'a pas été la seule victime du tramway. Les roues ont coupé deux hommes à la taille, Spencer et un autre. Ils portaient des pantalons très semblables, si bien que maintenant on les enterre avec leurs véritables jambes ou celles de l'autre.

En disant cela il dut se couvrir la bouche de la main pour étouffer un petit rire obscène. Je pensai à voix haute :

— Quelle coïncidence…

— Pas si grande. On pourrait dire qu'il s'agit d'un accident du travail. Spencer était écrivain et

l'autre homme lui remettait les instructions pour écrire un de ses livres.

— Le scénario ?

— Oui, enfin, pour ainsi dire. Scénario, instructions, manuel, qu'est-ce que ça peut faire. Ils ont eu un instant de distraction. Et c'était fini ! C'est la vie.

— Et comment êtes-vous au courant de tout ça ?

— Parce qu'il me l'a expliqué lui-même. Je lui ai consenti un prêt sur la promesse qu'il me rembourserait le mois suivant avec des intérêts, quand il aurait été payé pour les trois livres qu'il était en train d'écrire. Imaginez-vous ça ! Il écrivait trois livres à la fois ! Mais pour les écrire il avait besoin d'un guide.

— Et comment êtes-vous au courant de tous ces détails concernant l'accident ?

— Parce que j'étais là. Je le suivais depuis des semaines pour me faire rembourser, je connaissais tous les détails de sa vie. Spencer et l'autre homme se séparaient après avoir échangé les documents habituels. J'ai vu le tramway les couper en deux morceaux. Quatre, pour être précis. Il fronça les sourcils : Mais je dois rentrer dans mes frais et je vous jure que j'y arriverai…

J'eus une révélation. Je serrai si fort la manche du gros homme qu'il me regarda comme si j'allais le frapper :

— Et qui était l'autre défunt ? m'exclamai-je. Le docteur Flag ?

— Le docteur Luther Flag ? Bien sûr que non ! Le docteur Flag est un grand écrivain ! Par les clous du Christ ! Je ne sais pas ce que pouvait bien écrire Spencer, mais s'il avait su écrire aussi bien que le docteur Flag il n'aurait pas eu de dettes. Il s'approcha un peu plus près : Vous connaissez l'œuvre du docteur Flag ?

Je regardais les nuages, pensant à voix haute :

— Alors, si l'autre mort n'est pas Flag, qui cela pouvait-il être ?

— J'ai la collection complète des œuvres du docteur Flag. Entière à l'exception d'un numéro d'avril 1899 qui est épuisé. Vous ne l'auriez pas vu, par hasard ? Je paierais un prix raisonnable. Et il commença : On envoie un régiment espagnol de Cuba à la poursuite d'un bateau d'esclaves mutinés. Les Noirs se sont emparés du navire et retournent en Afrique. Mais les Espagnols persévèrent et les suivent jusque dans la jungle. Là, il y a une grande bataille rangée entre la tribu de Noirs et le régiment espagnol.

Je parvins à la seule conclusion possible : Spencer n'était guère qu'un autre Frank Strub. Il se bornait à recevoir les scénarios, qu'il remettait immédiatement à Frank, et ce dernier à moi. Donc, au-dessus de Spencer, il y avait encore un autre homme. Un homme qui recevait les scénarios directement de Flag ; des scénarios qu'il donnait à Spencer, Spencer à Frank et Frank à moi. Et cet homme était mort lui aussi. Sous les roues du même tramway que Spencer.

— Dans le fracas du combat arrive un missionnaire anglais, annonçant aux deux partis que Cuba a été libérée par les Yankees et que l'esclavage est aboli. La bataille devient absurde !

Cet individu était une plaie. Il ne me laissait pas réfléchir :

— Mais bon sang, de quel régiment me parlez-vous donc ? grognai-je. Que vient faire cette guerre entre des tribus d'Afrique et des Espagnols de Cuba ?

— C'est le sujet du roman qui me manque. Ça vous dit quelque chose ? Si vous vous en souvenez c'est que vous l'avez lu, et si vous l'avez lu vous l'avez peut-être conservé. J'étudie toute proposition. Dix shillings ? Le prix est négociable.

Je n'avais rien à faire là. Je partis, en réfléchissant et la tête basse. Je me sentais vaincu, sans savoir encore très bien par qui. J'allais quitter le cimetière quand je croisai un autre enterrement.

Toutes les funérailles se ressemblent. Un cercle de gens en pleurs ; un pasteur qui déplore la mort du défunt et chante ses louanges. Je ne voulais pas m'arrêter, mais j'entendis le mot *tramway* et le mot *accident*. C'était l'autre victime. C'est-à-dire le troisième et dernier individu qui s'interposait entre Flag et moi. Et dans l'assistance, au premier rang, il y avait un homme aux cheveux plus blancs que neige. Devine-t-on de qui il s'agissait ?

Sur la photo des quatrièmes de couverture, on ne voyait pas ce nez rouge, sillonné par de très fines veines violettes. Ni qu'il boitait de la jambe droite. Mais c'était lui, c'était certainement le docteur Luther Flag. Il était venu à l'enterrement de son nègre. Son contremaître de nègres, pour être précis.

Soudain je me rappelai les scénarios, ou plutôt les notes. Je dois dire que les notes de *Pandore au Congo* étaient d'une amabilité extraordinaire. Sur certains scénarios, il en était venu à qualifier son nègre de lèpre littéraire, génocidaire d'adjectifs ou gitan analphabète. Je pensai également que, même s'il l'ignorait, le nègre à qui il avait adressé les humiliations de ses derniers scénarios, c'était moi. Je ne connaissais pas Flag personnellement, mais j'avais la certitude qu'il ne passerait pas à la postérité comme l'Abraham Lincoln des nègres littéraires.

J'attendis la fin de la cérémonie pour m'approcher. Au moment où les gens se dispersaient, je me dirigeai vers lui. Il me regarda avec méfiance dès le début. Je lui tendis la main. Les siennes reposaient sur une canne à pommeau blanc. Il n'avait aucune envie de me la serrer. Il regardait ma main en évaluant les possibilités que je lui transmette une dermatose. Tous ses soupçons se cachaient derrière une voix douce, qui parlait comme si une grande distance nous avait séparés.

— J'ai l'honneur de vous connaître, jeune homme ?

— Indirectement, monsieur, répondis-je gaiement : je suis le nègre du nègre du nègre de votre nègre.

Ce fut une grave erreur. Comment avais-je pu être aussi naïf ? Flag ne comprit pas que nous avions des intérêts communs, que je me présentais juste comme volontaire pour remplacer ceux qui étaient tombés au combat. Autour de nous il restait encore du monde. Flag dut penser qu'on m'avait entendu et que mes paroles mettaient son honneur en cause. Ou peut-être était-il d'un naturel irascible. Ou n'était-il même pas au courant de toute l'industrie que son œuvre avait générée, dont le dernier maillon était mon humble personne. Qui sait. Le fait est qu'il ouvrit à demi la bouche, indécis. Sous la barbichette de l'homme s'étendait une généreuse pomme d'Adam qui se gonfla comme celle d'un pélican qui vient d'avaler un thon. Ses joues virèrent à l'orange, son nez rougit davantage. Et au moment où son visage tout entier bouillait comme une éprouvette, au moment où l'effervescence de couleurs faisait craindre que son crâne n'explosât, il vomit alors :

— Moi, je ne vous connais pas et je n'en ai aucune envie ! Et si j'avais vingt ans de moins, je vous défierais en duel au sabre !

Il leva sa canne en acajou dans l'intention de me briser le crâne. A l'instant où elle allait me tomber dessus, par instinct, je l'attrapai par l'autre extrémité. Le vieux Flag oublia momentanément la noble cause visant à m'assassiner. Nous luttions maintenant pour la propriété de la canne, en forçant chacun de son côté. Nous avions l'air de deux enfants jouant à tirer sur la corde. Ce fut ainsi que débuta un vil combat.

— Lâchez ma canne ! disait-il. Lâchez-la !

— Mais c'est vous, qui m'attaquez ! tentais-je de le calmer.

— Hors d'ici ! Vous êtes un maître chanteur arabe ! Un corbeau pharisien ! Un scarabée sans ailes ! Lâchez ma canne !

Quelle scène pénible. Mais ces insultes débordèrent les digues de ma tolérance. J'étais un architecte qui touchait un salaire de maçon. Et Flag la cause

de ma situation précaire, caché derrière un renom obtenu au prix du travail obscur des nègres. Qui sait combien d'entre eux m'avaient précédé, tous aussi anonymes et mal payés que moi. Et cet apôtre d'une littérature de caniveau se permettait de jeter sur moi davantage d'offenses que celles que subirent les sages de Sion. Je contre-attaquai en tirant encore plus fort.

— Et vous, une vieille crapule, un misérable usurier, un imposteur pharaonique !

— Comment osez-vous me diffamer ! répliqua-t-il tirant avec énergie. Mon œuvre a inspiré cinq promotions d'officiers britanniques !

— C'est peut-être la raison pour laquelle les Zoulous ont massacré l'armée anglaise à Islandwhana ! Et les Soudanais à Khartoum ! Et les Boers en Afrique du Sud ! Je m'explique maintenant tous nos désastres outre-mer !

— Lâchez ma canne ! C'est un cadeau personnel de l'empereur du Monomotapa ! Hors d'ici, sicaire opportuniste !

— Sicaire opportuniste ? Moi ? Eh bien vous, vous êtes un ambassadeur du mauvais goût littéraire ! Et un proxénète des lettres ! La voici, votre foutue canne ! Entièrement à vous !

Je me contentai d'ouvrir les mains. Mais, à cause de l'énergie accumulée, Flag tomba sur son séant et roula par terre. On aurait dit une tortue sur le dos. Il n'avait plus l'âge de fournir tous ces efforts. A mes pieds, Flag hoquetait comme un poisson hors de l'eau. Soudain il reçut de l'aide. Apercevant nos moulinets, les participants à la cérémonie, qui se dispersaient, se rassemblèrent pour suivre la bataille de près. Un admirateur tentait de le soulever par le coude, une femme se pencha pour essuyer la sueur sur son front avec son mouchoir. Inutile de dire que tous les participants étaient de féroces partisans de Flag.

Cette multitude me tançait à grands cris comme si j'avais été un criminel sur le chemin du gibet. Je

me sentis complètement déplacé. J'étais très jeune, et la jeunesse est l'état d'esprit le plus sensible à l'injustice. Mais que pouvais-je faire ? Ils me détestaient tous et aucune allégation de ma part n'allait améliorer les choses. Les joues me cuisaient, je devais avoir les oreilles rouges comme des tomates. Je lissai mon pantalon de mes mains, aussi dignement que je pus, ramassai mon chapeau et m'en fus.

Soixante ans plus tard, j'en ris encore : Flag, le cimetière, l'opéra bouffe auquel avait viré la scène. Et cependant, en ces instants, pendant que je traversais la pelouse du cimetière, je ne trouvais pas cela drôle. J'étais une sorte de marmite à l'intérieur de laquelle bouillait toute l'indignation humaine. Mais je n'avais pas fait vingt pas que quelqu'un sollicita mon attention :

— Excusez-moi. Ceci vous appartient.

Au début, je ne lui accordai pas d'importance. C'était un de ces hommes que l'on ne remarque pas, foncièrement terne. Vêtu avec une élégance discrète, il semblait chauve de naissance ; c'était une calvitie totale, parfaite comme une pleine lune. Les traits du visage, très nets, rappelaient les portraits de Nietzsche jeune. Mais c'était tout. Plus une petite moustache sous le nez, mince comme un favori.

Il m'offrait un paquet de feuilles retenues par des ficelles. Je ne me rappelais même plus que cette malheureuse journée avait commencé par la faute de Flag. Je tendis les mains, étourdi et par inertie, parce que ces écrits ne m'intéressaient plus. L'homme souriait :

— Etes-vous déjà monté dans une automobile ? Je peux vous déposer où vous voudrez.

Non, je n'étais encore jamais monté dans une voiture mécanique. Et les émotions du jour me rendaient très sensible à toute aide, si inespérée fût-elle. J'étais l'une de ces personnes que les sentiments inamicaux laissent muets. Je m'assis à côté du conducteur sans ouvrir la bouche. J'avais la gorge sèche. L'homme sortit une petite fiasque de whisky de la boîte à gants. J'en bus une gorgée.

Je lui racontai tout. Mes relations avec Frank Strub. Les histoires ridicules que j'écrivais. L'ignominieuse exploitation dont j'étais victime. La chaîne d'absurdités qui culminait en moi. A chaque gorgée de la fiasque, j'abordais un nouveau sujet. Mais quand la pression de la cocotte retomba je me calmai. Que faisais-je là, dans une automobile, à raconter ma vie à un parfait inconnu ?

J'observai les mains qui guidaient le volant. Personne ne peut dissimuler l'âge de ses mains. Et mon bon Samaritain était plus jeune qu'il n'en avait l'air. Ses ongles roses comme des flamants s'enfonçaient profondément dans sa chair. La calvitie et la moustache étaient trompeuses. Les vêtements, de coupe classique, aussi. Ces airs de respectabilité le vieillissaient. Peut-être à dessein. Je me sentis mal à l'aise. Pour la première fois, je pensai qu'il savait tout de moi et que je ne savais rien de lui. Je le priai de me laisser là, nous étions tout près du centre-ville. Il répondit qu'il n'était pas pressé. Le défunt était une connaissance très lointaine. Il avait assisté à l'enterrement par pure obligation, il avait donc toute la matinée libre. Mais j'insistai. Au moment où je descendais de voiture, il me remit sa carte. On pouvait lire : "Edward Norton. Avocat."

— J'aimerais vous revoir, monsieur Thomson, me dit-il de l'intérieur de la voiture. Il est possible que nos intérêts soient complémentaires. Venez me rendre visite dès demain, je vous en prie.

— Vous pensez que j'ai dans l'idée de porter plainte contre le docteur Luther Flag ? Ces gens-là gagnent toujours leurs procès. Et je ne peux m'offrir les services d'un avocat.

— Vous vous méprenez, dit-il en riant. Je veux vous parler d'une affaire bien différente. Venez demain, vers huit heures et quart. Mon adresse figure sur la carte.

Nous prîmes congé. Mais il ne me laissa pas le temps de tellement m'éloigner.

— Thomson ! me cria-t-il. Vous oubliez quelque chose. C'est la deuxième fois que vous le perdez.

Et il me remit à nouveau le paquet qui comprenait le roman et les trois copies.

— J'ai beaucoup aimé votre altercation de tout à l'heure, avec le docteur Flag. Et il ajouta : Je cherche un homme passionné. A demain.

Dans le Londres de 1914, il y avait très peu de voitures. Je traversais Trafalgar Square quand je croisai une Rolls sans capote avec un chauffeur en gants blancs. A l'arrière, était assis un vieil homme adorable, les deux mains sur une canne à pommeau de marbre. La voiture s'arrêta à un carrefour pour céder le passage à un attelage. J'en profitai pour lancer le paquet de feuilles sur le crâne de Flag, tout en criant :

— Ceci vous appartient !

Il s'incrusta dans sa nuque comme un jet de pierre. J'espère que cela lui fit mal.

2

A cette époque, je louais une chambre dans un quartier modeste. Un lieu où les gens et les rats se livraient une guerre à l'issue incertaine. Cent ans auparavant, la maison avait constitué la résidence de classes élevées. Les ornements baroques de la façade et les deux escaliers, l'un pour les messieurs-dames et l'autre pour le service, se dressaient comme le souvenir muet de la splendeur passée. Mais la énième extension de la banlieue londonienne avait absorbé l'immeuble. Cela provoqua sa décadence irrévocable. Peu à peu, l'orgueilleuse bâtisse champêtre, aux airs de station balnéaire, se vit phagocytée par la structure urbaine de la capitale britannique. La faute en revint à la Royal Steel, une industrie qui fabriquait des locomotives et du matériel ferroviaire. L'usine s'établit tout près de là, et bientôt apparurent autour d'elle des immeubles pour les ouvriers. Les pâturages et les champs de betteraves devinrent un quartier pauvre. Le terrain perdit de sa valeur, les riches se déplacèrent vers d'autres zones et le standing de la maison périclita inexorablement.

Quand je m'installai, la propriété se dressait désormais comme une relique émaciée, une île assiégée par de vulgaires immeubles de brique rouge. J'en parle, parce que sans connaître l'histoire de la maison il serait impossible de comprendre le caractère de Mme Pinkerton. C'était la propriétaire et elle s'était vue dans l'obligation de transformer sa propriété en une pension. Mon Dieu, toute une vie

s'est écoulée et je sens encore des frissons quand quelqu'un prononce ce nom, Pinkerton.

C'était une femme mince et arrogante, le dos invariablement droit et raide comme un piquet. Je n'ai jamais revu de menton aussi insolent, toujours dressé, comme si un crochet invisible avait tiré dessus. Elle avait l'air d'un lapin, remâchant en permanence, et flairant, mais sans idées. Sa façon de s'habiller me dégoûtait. Chaussures noires, bas noirs, châle noir, manteaux noirs. Un chignon en forme de noix de coco, noir lui aussi. Elle n'était pas particulièrement pâle. Mais elle ne connaissait que les vêtements noirs et, par un contraste inévitable, son visage rappelait un masque à la vanille. Elle n'était pas en deuil (je crois ne l'avoir vue triste que le jour de la mort de la reine Victoria), elle s'habillait en noir parce que c'était la seule couleur qu'elle tolérait. Je compris que ce qui l'indignait réellement était que le reste de l'humanité ne fût pas aussi aigri qu'elle. Et, comme je ne pouvais éprouver de l'estime pour rien qui émanât d'elle, je tentai, du moins, de la détester comme les scientifiques détestent les virus : sans passion.

Mais mes efforts en ce sens ne donnèrent pas de fruits. J'étais l'un des plus anciens locataires. Pour me permettre d'économiser quelques pennies, nous avions décidé que je me chargerais de quelques menues tâches domestiques. Faire venir le plombier quand les tuyauteries se bouchaient, distribuer le courrier dans les chambres des pensionnaires, ramasser les bouteilles de lait déposées devant la porte. Ce genre de choses. C'étaient de petits travaux faciles dont je m'acquittais avec plaisir. Mais avoir une conversation avec elle était comme de se promener dans une forêt de cactus. Elle avait une voix revêche, lointaine, c'était comme d'entendre une momie qui nous aurait menacés d'outre-tombe pour ne pas avoir respecté un tabou sacré.

Ce qui me faisait sortir de mes gonds, c'étaient ses embuscades dialectiques. La Pinkerton n'attaquait

jamais de face, à la baïonnette, mais comme l'artillerie navale, en bombardant à des milles de distance. Le plus irritant, c'étaient ses circonlocutions, épuisantes. Elle était incapable de dire, par exemple :

— Monsieur Thomson, pourquoi n'avez-vous pas relevé le courrier ?

Ou :

— Monsieur Thomson, il n'y a pas d'eau au robinet.

Ou :

— Monsieur Thomson, où est le lait ?

Je jure que j'aurais apprécié la franchise. Au lieu de ça, elle disait :

— Il y a quelqu'un qui oublie ses obligations hebdomadaires.

Lui parler supposait un exercice compliqué, difficile à comprendre pour qui n'en avait pas fait l'expérience. Mes circuits mentaux devaient fournir le triple effort de se demander : A. Qui doit être ce "quelqu'un" ? B. Quelle "obligation" ai-je négligée ? C. Pour l'amour de Dieu, pourquoi ne s'exprime-t-elle pas clairement ?

Cela peut sembler insignifiant. Ça ne l'était pas, il y a des tortures très subtiles. Imaginons des yeux qui ne cherchent que les défauts. Des oreilles qui n'écoutent que des blasphèmes. Quelqu'un, en définitive, avec qui il n'est pas possible d'avoir une conversation détendue et banale. Chaque fois que j'ouvrais la bouche, je me forçais à me tenir sur mes gardes, à deviner par où elle allait m'attaquer. Je devais toujours penser à ce à quoi elle pouvait penser. Nous étions comme des joueurs d'échecs professionnels, obligés de prévoir les mouvements de l'adversaire cinq ou si coups à l'avance.

Autre exemple : il me fallut des mois pour comprendre qu'elle détestait être appelée "mademoiselle". Elle ne me le dit jamais, je m'en aperçus à des symptômes. Chaque fois qu'elle entendait le terme *mademoiselle*, son menton se relevait et elle

regardait tellement haut que je me demandai plus d'une fois s'il y avait des fuites au plafond. Non. Cela la dérangeait juste qu'on lui rappelât qu'elle n'avait pas de mari. Un jour, je fis l'expérience, je l'appelai madame Pinkerton au lieu de mademoiselle, comme s'il existait un M. Pinkerton imaginaire, et cette tension invisible qu'elle créait autour d'elle s'allégea. Du moins un peu. Enfin, le fait que Mme Pinkerton fût un épouvantail à charbon et une vieille fille acariâtre démontre que la gent masculine est plus vive que ne le pensent certaines femmes.

Sans mari, et donc sans enfants, elle aurait aimé être l'une de ces institutrices de luxe qui éduquent les rejetons du Kaiser. Mais elle ne l'était pas. Elle n'était que la propriétaire d'une pension dans un quartier pauvre, et sa frustration ne pouvait se mesurer en termes rationnels. Elle confondait l'amour avec les bonnes manières, et si on lui avait demandé ce qui l'inquiétait le plus dans cette vie elle aurait sans doute répondu qu'elle avait peur d'arriver en retard à son propre enterrement.

Hormis la propriétaire, l'autre habitant permanent de la maison était Marie-Antoinette. Elle s'appelait comme ça, comme la reine de France décapitée. Elle appartenait à Mme Pinkerton et c'était une tortue, la tortue la plus étrange et perverse qui eût jamais existé. Elle était née sans carapace ou avait survécu à sa perte, je l'ignore.

Je ne serais pas surpris qu'un pensionnaire intolérant la lui eût brisée à coups de marteau. Il faut dire que Marie-Antoinette avait très mauvais caractère. Tout animal domestique, y compris les perruches, est capable d'apprendre quelques règles de conduite de base : "assieds-toi", "tais-toi", "dehors", etc. Avec Marie-Antoinette, ça marchait à l'inverse : elle considérait que c'étaient nous les humains qui devions lui obéir.

Une tortue sans carapace est une chose extrêmement rare. A bien y réfléchir, les tortues sont

déjà en soi d'étranges créatures, avec leurs petites pattes d'éléphant en miniature, leur bec de perroquet et leur queue conique. Et Marie-Antoinette, de surcroît, n'avait pas de carapace. C'était angoissant de la voir, plus mince qu'une saucisse, sa peau de reptile tendue autour de son corps. Elle ne pouvait cacher la tête nulle part et, dans une réaction hautaine, elle la tenait toujours dressée comme un périscope, défiant les humains d'avoir le courage de critiquer sa monstruosité ambulante. Parce que Marie-Antoinette ne se tenait jamais tranquille, et quand elle se déplaçait on aurait dit un nageur épileptique. Il était impossible de s'habituer à une tortue qui courait comme un scarabée, libre du lest que supposait la carapace. Soudain, on apercevait une ombre farouche, accrochée aux murs et tournant au coin. Marie-Antoinette détestait tous ceux qui la regardaient d'un air étonné. C'est-à-dire : tout le monde en général et Tommy Thomson en particulier.

Mais oublions Marie-Antoinette. Ce que je trouvais incompréhensible, c'était l'extravagante relation qu'entretenaient la Pinkerton et M. MacMahon. Malgré son patronyme écossais, il était irlandais. Le cliché veut que tous les Irlandais soient ivrognes, farceurs et rustres, et je suis conscient qu'un écrivain devrait éviter les stéréotypes. Mais MacMahon était exactement comme ça. Catholique, père de sept enfants (peut-être huit, je ne m'en souviens pas), très blagueur et avec des manières, à table surtout, qui auraient provoqué des troubles graves même dans un antre de pirates.

Il arriva dans la maison après moi. Il avait les biceps un peu mous à cause de l'âge, mais épais comme des troncs du Canada. Les cheveux courts, une coiffure de marin, compacte comme une brosse. Il était venu à Londres comme tant de ses compatriotes, à la recherche d'un salaire plus digne que ceux que l'on versait dans l'Irlande appauvrie. Je croyais qu'il ne resterait pas trois jours, que la

Pinkerton le ferait mettre en prison, ou enfermer directement à l'asile d'aliénés.

Il travaillait du lever au coucher du soleil à la Royal Steel. Il rentrait très tard à la pension, sale et le visage noirci. On savait qu'il était revenu à la trace de suie que l'on pouvait suivre dans tout le couloir. Je me rappelle l'expression de la Pinkerton la première fois qu'elle la vit.

Elle ressemblait à une biologiste suivant la piste d'une espèce inconnue : un escargot d'une tonne qui laisse de la bave de goudron sur son passage. La Pinkerton avança dans le couloir penchée en avant, sans en croire ses yeux, jusqu'à ce qu'elle parvînt devant la porte de la chambre de MacMahon. Quelle frayeur ! On aurait dit Marthe transformée en statue de sel. Du sel noir, dans son cas.

Le soir, je dus me retenir de rire ; elle, de pleurer. Tous les pensionnaires dînaient déjà quand MacMahon rejoignit la tablée. Il se servit en reniflant, en toussant, éternuant et se raclant la gorge comme s'il avait avalé un os de baleine. M. MacMahon mangeait, dévorait les pommes de terre comme un crocodile de la viande de zèbre. Et il avait le mérite de le faire en combinant cinq opérations : mastiquer, gober, avaler, parler et chanter.

A cette époque, il n'y avait pas beaucoup de pensionnaires, deux ou trois, et très ennuyeux. Nous ne nous disions pratiquement rien parce que nous n'avions pas grand-chose à nous dire. MacMahon interpréta ce silence à sa manière :

— Vous êtes tristes ? demanda-t-il. Très bien, je vais vous chanter une chanson irlandaise.

Et il nous interpréta un air joyeux de chez lui. Je ne sais pas s'il fut du goût des pensionnaires, mais il eut au moins le mérite de faire passer le visage de la Pinkerton du blanc au vert artichaut.

Le dimanche matin, il aimait se promener dans la maison pieds nus, vêtu seulement d'un pantalon et de bretelles de cuir. On le trouvait dans le petit séjour. Un lieu plein de fauteuils, de très mauvais

portraits des ancêtres des Pinkerton et d'un vieux piano qui ne résonnait plus depuis trois décades. MacMahon prit la liberté de transformer la pièce en une sorte d'atelier. Il réparait n'importe quel appareil ménager cassé ou abîmé. Machines à coudre, serrures, étagères ou chaussures. Il le faisait pour s'amuser et nous permettait d'économiser de coquettes sommes, la Pinkerton n'osa donc pas se plaindre. Il y passait les jours fériés, chantant et travaillant à moitié nu, se grattant le torse et le ventre, qu'il avait gros comme un tambour et aussi poilu que sa poitrine. Pour la Pinkerton, ce spectacle était la chose la plus semblable à une orgie romaine qu'elle ait vue de sa vie.

C'était un homme pratique. Au cuir tanné. Je crois que dans le désert du Kalahari il y avait des pierres plus sensibles que M. MacMahon. Un jour, il me demanda un de mes petits romans du docteur Flag. Je lui en prêtai un exemplaire, curieux de savoir selon quel critère il le jugerait.

— Merci Tommy, me dit-il trois jours plus tard, quand il me le rendit, j'ai pu arranger le pied de mon lit. Il était déséquilibré et la Bible est trop épaisse pour servir de cale.

En une autre occasion, il dut partir en Irlande pour je ne sais quelles formalités. Sur une petite table, il laissa le télégramme qu'il avait envoyé à sa femme. Il disait : "Semaine prochaine arrive par le ferry STOP lave-toi STOP."

Mais le pire chez M. MacMahon, c'étaient les pets. Ils éclataient aux premières heures de la nuit, derrière sa porte, et on pouvait les entendre sur tout l'étage et dans la moitié de la maison. Je n'exagère pas.

Après avoir vécu près de MacMahon, je parvins à la conclusion qu'il était l'inventeur de quatre catégories de vents. J'en baptisai une du nom de pets Big Ben, rigoureusement espacés, comme s'ils avaient indiqué les heures. Prout, pause, prout, pause, et ainsi de suite jusqu'à douze. Il y avait aussi les pets Vickers, de moindre intensité sonore mais

avec la cadence d'une mitrailleuse Vickers. Leur principale caractéristique était qu'ils n'avaient pas de limite de quantité. Il pouvait y en avoir dix, vingt ou trente. Ils faisaient tous exactement le même bruit, MacMahon contrôlait parfaitement la dilatation du sphincter et la quantité de gaz libérée. Il perdait cependant parfois le contrôle et les vents ressemblaient à un troupeau de canards sauvages, couac, couac, couac. Les troisièmes étaient les pets violon : plus fins, plus longs, comme un chaton qui miaule parce qu'il a perdu sa maman. Ceux-là m'étaient insupportables. La quatrième catégorie, enfin, correspondait aux pets docteur Flag. Je les baptisai ainsi à cause d'un des petits romans du docteur Flag, dans lequel une sorte de déluge universel africain, destiné à sauver l'Afrique du paganisme, commençait par un grand coup de tonnerre ; un seul, mais tout-puissant.

Les pets docteur Flag attaquaient par surprise et il n'y avait pas d'échappatoire. Quand un pet docteur Flag éclatait, il réveillait tous les pensionnaires qui ne pouvaient plus trouver le sommeil. C'était un pet unique, mais qui prenait la forme de bombes, des bombes d'un calibre qu'aucun ingénieur militaire n'avait encore imaginé en 1914. Un tremblement de terre qui nous obligeait à ouvrir les yeux et, effrayés, à regarder avec horreur les poutres au plafond. Parmi tous les pensionnaires, j'étais le seul à le connaître assez bien pour lui poser le problème, quoique discrètement. Sa réponse ? "Avant qu'ils explosent, je les expulse."

Pourquoi Mme Pinkerton ne le jeta-t-elle pas dehors ? Bonne question. Ce qui me surprenait le plus était qu'elle ne pratiquait avec lui, même de loin, aucune de ses tactiques de mortification individuelle. Elle gardait une attitude atone, totalement neutre. La Pinkerton regardait M. MacMahon d'un œil muet, attentif et persévérant. Une expression qui pouvait tout dire ou n'avoir aucun sens. Sans s'impliquer, sans penser.

Je crois qu'il la déconcertait. D'une certaine façon, elle comprenait que sa malice sophistiquée eût été inutile contre un MacMahon, trop fruste pour la comprendre : si gênant que soit un moustique, il ne traversera jamais la peau d'un éléphant. Il est également possible que MacMahon ait éveillé en elle des sentiments contradictoires.

Comme je l'ai dit, la Pinkerton était une bourgeoise ruinée. Elle fuyait les prolétaires comme le typhus. Mais la figure de MacMahon combinait les valeurs ouvrières et l'urbanité bourgeoise d'une façon très étrange. Un exemple : quand l'un de ces horribles blasphèmes irlandais lui échappait, il ajoutait toujours un "mes excuses, madame Pinkerton" extrêmement bien élevé. Et un autre : le dimanche, il se promenait presque nu, oui, mais uniquement au retour de la messe. Et personne ne pouvait douter de sa responsabilité de père de famille : il travaillait comme une mule et tout son salaire s'envolait vers l'Irlande.

Il est également vrai que ce même homme avait des attentions. Après la messe, il revenait toujours avec un bouquet de fleurs pour Mme Pinkerton.

— Vous devriez mettre du savon dans ce vase, disait MacMahon. Comme ça, les fleurs durent plus longtemps.

— Vous en êtes sûr ? On m'a dit que le bicarbonate était plus efficace.

— Du bicarbonate au lieu de savon ? Hummm… Essayons.

Quand ils étaient ensemble, ils avaient une capacité unique à transformer tout sujet de conversation, y compris les fleurs, en une question technique. Ils s'asseyaient devant le vase, le regardant comme quelqu'un qui attend de voir pousser un arbre, et restaient des heures entières à donner leur avis sur l'opportunité de mettre du savon ou du bicarbonate. Pour qui ne les aurait pas connus, la scène aurait semblé absurde. La Pinkerton avait

la capacité perverse de consommer tout l'oxygène d'une pièce. Mais MacMahon en pompait le double, et de la sorte il s'établissait une sorte d'équilibre homéostatique. Je crois qu'ils ne s'en rendaient pas compte eux-mêmes.

Restait la question des pets. Mais, à y bien réfléchir, MacMahon ne lâchait des pets que dans sa chambre. Le droit à l'intimité est l'une des grandes conquêtes de la culture moderne. Pourquoi un homme ne pourrait-il pas lâcher des pets dans sa propre chambre ? Dans sa chambre, un homme a le droit de lâcher des pets et il a le droit de pleurer.

Au début du mois, quand il touchait sa paie, MacMahon se saoulait. C'était la seule grosse dépense qu'il s'autorisait. Nous l'entendions pleurer toute la nuit, pompette. Il récitait les prénoms de sa femme et de ses sept ou huit enfants, entre hoquets, gémissements et soupirs. Cela me permet de transcrire un de ces dialogues typiques, alambiqués et exaspérants que Mme Pinkerton et mon humble personne pouvaient échanger.

— M. MacMahon pleure, me dit-elle.

Naturellement, Mme Pinkerton visait à autre chose qu'à décrire un fait objectif. Ce qu'elle tentait de me suggérer, c'était que "cela" la dérangeait elle et les autres pensionnaires, et que "quelqu'un" devrait arrêter, réprimer ou censurer les pleurs de M. MacMahon, et que ce "quelqu'un" était précisément moi, Thomas Thomson.

Il faut dire que Mme Pinkerton éprouvait sa plus grande émotion quand elle recevait la carte de vœux pour Noël : celle d'un cabinet qui envoyait la même carte à tous ses clients qui avaient contracté depuis plus de vingt ans une police d'assurance pour leur immeuble. Ce genre de femme avait du mal à comprendre une chose aussi élémentaire que le fait qu'un homme, loin de sa terre et de sa famille, pleurât de chagrin. Je crois que les sentiments lui causaient la même frayeur que la jungle africaine aux lecteurs du docteur Flag. Elle ne savait pas,

par pure ignorance, quels dangers ils recelaient, et toute aberration était donc possible. Et si un quelconque sentiment osait s'exprimer imprudemment, elle l'étouffait comme une tribu de cannibales guerroyant contre l'administration britannique.

Ma réponse fut très laconique :

— Allez le lui dire vous-même.

Bref, si je me rappelle ce dialogue en particulier, c'est parce qu'il eut des effets très positifs : Mme Pinkerton ne fit plus jamais allusion aux pleurs de M. MacMahon, et elle ne me demanda plus rien.

D'après ce que je viens de raconter, on pourrait en déduire que j'étais malheureux. Rien de plus éloigné de la réalité. Il ne faut pas confondre l'allergie et le printemps. Ce fut, en fait, l'époque la plus joyeuse et insouciante de ma vie.

Ma chambre était la plus éloignée, au bout d'un couloir. Cela créait une sorte de distance de sécurité par rapport à la Pinkerton, et autres MacMahon. De la fenêtre, à l'horizon, je pouvais voir surgir les cheminées de la Royal Steel. Leurs horaires marquaient le rythme du quartier tout entier. Je pouvais compter jusqu'à dix-huit tons de gris. Celui des nuages, des façades, des toits des maisons, de la rue, des trottoirs et des pavés. Quand il pleuvait, chaque ton se dupliquait dans une autre nuance. Cela ne me dérangeait pas.

Mon mobilier était aussi simple, voire davantage, que celui de la chambre de Van Gogh. Une table, une chaise, un lit, une armoire et mon bien le plus précieux : une très moderne machine à écrire. Pour qui ne comprendrait pas, rappelons qu'on était en 1914 et que j'écrivais.

J'avais été élevé dans un orphelinat public où j'avais reçu une éducation acceptable, à l'opposé de l'esprit ambiant. A l'époque, l'âge légal pour rester à l'orphelinat était quinze ans. Cependant, je

m'y sentais tellement heureux et j'étais tellement apprécié par le personnel, que par le biais de diverses subtilités ils parvinrent à me garder quatre ans de plus. Pendant ces quatre ans supplémentaires, je travaillai à la bibliothèque du centre. Cela stimula mon amour des livres. A tel point que, lorsque je décidai de quitter volontairement l'institution, à dix-neuf ans, je le fis avec la ferme volonté de me consacrer à la vie littéraire. Le jour où je passai les portes de l'orphelinat, on me paya, avec une stricte rigueur comptable, les quatre ans où j'avais travaillé comme bibliothécaire auxiliaire. Ce fut un beau cadeau de départ. Ce matelas financier allait me permettre de vivre un temps sans soucis et en me consacrant à l'écriture.

J'étais de toute façon arrivé à la pension dans la saine intention de devenir écrivain et je m'y consacrais avec une discipline spartiate. Je profitais de la sirène de la Royal Steel pour établir mes horaires. Le matin à la première heure, mon index était déjà prêt, attendant ce hurlement aigu afin de commencer à taper à la machine. J'écrivais sans trêve, et ma journée de travail ne s'achevait que lorsque la sirène annonçait l'heure du repos. Je vivais littéralement comme un ouvrier de la plume.

A l'époque, j'appartenais à un groupe de jeunes écrivains débutants qui suppléaient au talent par la pédanterie. Ce fut là que je rencontrai Frank Strub. Il vint une fois seulement. Quand je récapitule, je comprends qu'il venait chasser un novice comme moi. Nous nous présentâmes, il lut sur place quelques pages que j'avais écrites et me donna rendez-vous dans un restaurant populaire du nord de Londres. Le reste de l'histoire, on le connaît. Pauvre Strub ? Pauvre de moi.

Edward Norton en personne m'ouvrit la porte de son bureau. Il était vêtu avec autant d'élégance qu'au cimetière, portant cravate, une chemise d'un